

CHAPITRE XXX.

Maladies chirurgicales & externes. Des Brûlures, des Plaies, des Meurtrissures, des Foulures, des Ulceres, des Membres gelés, des Engelures, des Hernies, des Clouds, des Panaris, des Échardes, des Verrues & des Cors.

§ 432. **L**Es payfans sont exposés, par leurs travaux, à plusieurs accidents extérieurs, comme coupures, meurtrissures, &c. qui, quelque graves qu'ils soient, se termineroient presque toujours très-aisément, & cela par une suite de la nature du sang, qui a ordinairement beaucoup moins d'âcreté à la campagne que dans les villes : mais un traitement pernicieux rend souvent fâcheux les maux les plus légers en eux-mêmes; & j'ai vu un si grand nombre de ces malheurs, qu'il me paroît nécessaire d'indiquer ici le traitement qui convient à ces maux externes, quand ils n'exigent pas nécessairement la main du Chirurgien. Je dirai aussi un mot de quelques maladies extérieures, qui dépendent cependant d'une cause interne.

Des Brûlures.

§ 433. Quand la brûlure est très-légère, & qu'il n'y a point de vessie levée, il suffit d'y mettre une compresse trempée dans l'eau

fraîche, & de la changer tous les quarts-d'heures, jusqu'à ce qu'on ne sente plus de douleur. Quand il s'est levé une vessie, on applique dessus une compresse de linge très-fin, enduite de la pommade N^o. 64., qu'on change deux fois par jour.

Si la peau est brûlée, & les chairs mêmes endommagées, il faut se servir de la même pommade; mais au-lieu d'une compresse, il faut se servir de charpie, qui s'applique plus exactement; & par-dessus la charpie, on met une simple toile cirée, que chacun peut aisément préparer, N^o. 65., ou, si l'on veut, un *sparadrap*, N^o. 66.

Mais indépendamment de ces secours extérieurs, qui sont les plus efficaces qu'on puisse employer, quand la brûlure est très-forte & très-enflammée, & qu'on craint les progrès & les suites de cette inflammation, il faut employer les mêmes remèdes que dans les fortes inflammations; faire une saignée, ou même plusieurs si elles sont nécessaires, & mettre au régime; ne faire boire que les tisanes N^o. 2. & 4., & donner tous les jours deux lavemens simples.

Quand on n'est pas à même d'avoir d'abord du *nutritum* pour faire la pommade N^o. 64., on se contente de fondre ensemble de l'huile d'olive avec une huitième partie de cire; & à deux onces de ce mélange, on ajoute un jaune d'œuf, enfin quelque chose de plus simple encore, c'est de battre un œuf, le blanc & le jaune, avec deux cuillerées d'huile qui ne soit pas rance.

Quand le mal est proche de sa fin, & qu'il ne reste plus qu'une très-petite plaie, il suffit d'appliquer le sparadrap N^o. 66.

Des Plaies.

§ 434. Si une plaie a pénétré dans l'intérieur des cavités, & blessé quelque partie contenue dans la poitrine & dans le ventre, si, sans pénétrer dans les cavités, elle a ouvert quelque grosse artère, si elle a blessé quelque nerf, (ce qui occasionne des accidents beaucoup plus violents qu'ils ne devroient être sans cela) si elle est allée jusqu'à l'os, & qu'il ait souffert, enfin, s'il survient quelque symptôme extraordinaire, il faut nécessairement appeler un Chirurgien. Mais quand la plaie n'est accompagnée d'aucune de ces circonstances; qu'elle n'intéresse que la peau, les graisses, les chairs, & les petits vaisseaux, l'on peut la panser aisément sans secours, parce qu'ordinairement tout se réduit à la préserver des impressions de l'air, en donnant cependant issue au pus.

§ 435. Si le sang ne fort d'aucun vaisseau considérable, mais coule à-peu-près également de tous les points de la plaie, on peut hardiment le laisser couler pendant qu'on prépare promptement de la charpie. Quand elle est prête, on en met ce qu'on peut dans la plaie, sans la trop presser, ce qui seroit très-fâcheux, & auroit les mêmes inconvénients que les tentes & les bourdonnets; on la couvre avec une compresse trempée dans l'huile d'olive,

ou avec la toile cirée N^o. 65., mais je préfère la compresse pour les premiers pansements, & l'on soutient le tout avec une bande large de deux doigts, d'une longueur proportionnée au volume de la partie qu'il faut embander, & qu'on serre assez pour qu'elle ne se dérange pas, assez peu pour qu'elle n'occasionne aucune inflammation.

On laisse cet appareil vingt-quatre heures, les plaies étant d'autant plutôt guéries, qu'on les panse moins souvent; & alors on ôte toute la charpie, qu'on peut ôter aisément; & s'il y en a qui se soit attachée par le desséchement du sang, on la laisse, en se contentant d'en remettre un peu de nouvelle; le reste du pansement se fait comme la première fois.

Quand, en continuant ce pansement simple, la plaie est devenue tout-à-fait superficielle, il suffit d'appliquer la toile cirée, ou le sparadrap, sans charpie.

Les personnes qui ont quelque prédilection pour les huiles imprégnées des vertus de quelques plantes, peuvent, si cela augmente leur confiance, employer celles de millepertuis, de treffle, de lis, de camomilles, de balsamines, de roses rouges, en observant toujours qu'elles ne soient point rances.

§ 436. Quand la plaie est considérable, on doit s'attendre qu'elle s'enflammera avant que la suppuration, qui alors paroîtra plus tard, ait pu s'établir, & que cette inflammation sera accompagnée de douleurs, de fie-

vres, quelquefois de rêveries; il faut, dans ce cas, au-lieu de la compresse ou de la toile cirée, appliquer un cataplasme de mie de pain & de lait, dans lequel on met un peu d'huile, afin qu'il ne s'attache pas, & que l'on change sans toucher à la plaie, trois & même quatre fois par jour.

§ 437. S'il y avoit quelque vaisseau un peu gros ouvert, il faudroit appliquer dessus un morceau d'*agaric de chene*, N^o. 67., dont on devroit être fourni par-tout. On le contient, en appliquant dessus beaucoup de charpie, & en couvrant le tout avec une grosse compresse, & un bandage un peu plus ferré qu'à l'ordinaire. Si cela ne suffisoit pas, & que la plaie fût à un bras ou à une jambe, il faudroit faire une forte ligature en dessus de la plaie, avec un *tourniquet*, qui se fait dans le moment, avec un écheveau de fil ou de chanvre, qu'on passe autour du bras en forme d'anneau; on introduit entre deux une piece de bois épaisse d'un pouce, & longue de quatre ou cinq, & en tournant cette piece de bois, on serre autant que l'on veut; tout comme le Paysan serre un tonneau, ou une piece de bois sur son char, avec la chaîne & le chaton. Mais il faut avoir soin, 1^o. d'arranger l'écheveau de façon qu'il conserve une largeur de deux pouces, & 2^o. de ne pas serrer assez fort pour occasionner une inflammation qui dégénéreroit bientôt en gangrene.

§ 438. Tous les éloges prodigués à un grand nombre d'onguents, sont une pure charlatanerie: l'art ne contribue pas le moins du

monde à la guérison des plaies, c'est la seule nature qui l'opere, & tout ce que nous pouvons, c'est d'éloigner les obstacles qui s'opposent à la réunion. Pour cela, s'il y a quelque corps étranger dans la plaie, comme fer, plomb, bois, verre, morceaux d'habits & de linge, il faut les ôter, si l'on peut le faire avec beaucoup de facilité, sinon il faut s'adresser à un bon Chirurgien, qui décide quel parti l'on doit prendre; ensuite on panse comme j'ai dit.

Bien-loin d'être utiles, il y a plusieurs onguents qui pourroient faire beaucoup de mal; & les seuls cas dans lesquels on doit en employer, c'est quand il y a dans la plaie quelque vice qu'il faut détruire par des secours particuliers; mais une plaie fraîche, dans un homme sain, n'en demande point d'autres que ceux que j'ai indiqués, & ceux du régime.

Les applications spiritueuses sont ordinairement nuisibles, & ne peuvent convenir que dans un petit nombre de cas, dont les Médecins ou les Chirurgiens peuvent seuls juger.

Quand les plaies sont à la tête, au-lieu de la compresse huilée, ou du sparadrap, on couvre la plaie avec une emplâtre de bétouine; ou si l'on n'en a point, on trempe la compresse dans du vin chaud.

§ 439. Comme les accidents qu'on doit craindre sont ceux de l'inflammation, les secours qu'on doit employer, sont ceux qui la préviennent; la saignée, le régime, les rafraîchissants, les lavements.

Quand la plaie est très-légere, il suffit de ne rien prendre d'échauffant, & sur-tout il faut retrancher l'usage du vin & de la viande.

Quand elle est considérable, & qu'il est à présumer qu'il surviendra de l'inflammation, il faut nécessairement faire une saignée, ordonner un repos total, & mettre au régime; quelquefois même il faut réitérer la saignée. Ces secours sont sur-tout indispensablement nécessaires, quand la blessure a attaqué quelque partie intérieure, & il n'y a pas de remède plus sûr qu'une diète extrêmement légère. Des malades jugés ne devoir vivre que quelques heures, après des plaies de la poitrine, du bas-ventre, des reins, ont été complètement guéris, en ne vivant pendant plusieurs semaines que de tisane d'orge, ou d'autres tisanes farineuses, sans sel, sans bouillon, sans aucun remède quelconque, & sur-tout sans onguents.

§ 440. Autant la saignée employée modérément est utile, autant son excès est nuisible. Les grandes blessures sont ordinairement accompagnées d'une hémorrhagie considérable, qui épuise déjà le malade, & souvent la fièvre est une suite de cette hémorrhagie. Si dans ces circonstances, l'on ordonne encore des saignées, l'on détruit totalement les forces; les humeurs croupissent, se corrompent, la gangrene survient, & le malade meurt misérablement au bout de deux ou trois jours par une suite des saignées, & non pas de la blessure. Le Chirurgien se glorifie de dix, douze, quinze saignées, & assure que la blessure étoit

nécessairement mortelle, puisque tant de sang répandu n'a pas pu sauver le malade; pendant que c'est réellement cette profusion qui l'a tué.

Les plaisirs de l'amour sont mortels aux blessés.

§ 441. Les haumes & les plantes vulnérables si vantés, sont très-nuisibles, pris intérieurement, parce que leur usage donne la fièvre, & qu'il faut l'abattre.

Des Meurtrissures, ou Contusions.

§ 442. L'on appelle meurtrissure ou contusion, *cassein* parmi le peuple, l'effet du coup d'un corps non tranchant, sur le corps de l'homme ou d'un animal, soit qu'il soit jeté contre l'homme, comme quand on reçoit un coup de pierre ou de bâton, soit que l'homme soit porté contre lui, comme dans une chute, soit enfin que l'on se trouve serré entre deux corps, comme quand le doigt est pris entre la porte & le montant, ou tout le corps froissé entre un char & une muraille. Les meurtrissures sont encore plus fréquentes à la campagne, que les plaies, & ordinairement plus dangereuses; d'autant plus qu'on ne peut pas juger exactement tout le mal, & que le désordre qui se manifeste d'abord n'est qu'une petite partie du mal réel; souvent même on ne découvre aucun mal les premiers jours, & il ne se déclare que quand il n'est plus temps d'y remédier.

§ 443. Il n'y a que quelques semaines, qu'un

Tonnelier vint me consulter; sa respiration, sa physionomie, la vitesse, la petitesse & le peu de régularité de son pouls, me firent d'abord juger qu'il y avoit du pus dans la poitrine. Il alloit & venoit cependant encore, & travailloit même à quelques fonctions de son métier. Il avoit fait une chute en remuant des tonneaux, & tout le poids de son corps avoit porté sur le côté de la poitrine. Il ne sentit cependant presque rien d'abord; mais quelques jours après, il commença à avoir une douleur sourde dans cette partie qui continua & amena la gêne dans la respiration, la foiblesse, le mauvais sommeil, le manque d'appétit. Je lui ordonnai le repos, je lui défendis la viande & le vin, & je lui conseillai la tisane d'orge avec un peu de miel, bue abondamment. Il ne suivit avec régularité, que le dernier conseil. Quelques jours après l'ayant rencontré, il me dit qu'il se trouvoit mieux; & dans la même semaine, je sus qu'on l'avoit trouvé mort dans son lit. L'abcès s'étoit sûrement rompu, & l'avoit étouffé.

§ 444. Un jeune homme emporté par un cheval, fut froissé contre la porte d'une écurie, sans ressentir d'abord aucun mal. Au bout d'une douzaine de jours, il eut les mal-aïses qu'on a au commencement d'une fièvre; l'on crut qu'il avoit une fièvre putride, & il fut très-mal traité pendant plus d'un mois. Enfin une consulte décida qu'il avoit du pus dans la poitrine; on l'envoya chez lui, & l'opération de l'empyème put heureusement le guérir après un an de souffrances.

J'ai cité ces deux exemples, pour prouver le danger qu'il y a à négliger les coups violents; puisque ces deux malades auroient évité, l'un, la mort, l'autre, une maladie longue & cruelle, s'ils avoient pris d'abord après l'accident, les précautions nécessaires dans ces cas.

§ 445. Quand une partie est meurtrie, il arrive de deux choses l'une, & ordinairement toutes deux à la fois, sur-tout si la meurtrissure est un peu considérable: ou les petits vaisseaux de la partie meurtrie sont brisés, & le sang qu'ils contenoient s'épanche dans le voisinage; ou sans épanchement, ces vaisseaux perdent leur force, & n'aidant plus la circulation, le sang croupit. Dans l'un & l'autre cas, si la nature, ou seule, ou aidée, n'y remédie pas, il survient inflammation, suppuration de mauvaise espece, pourriture, gangrene, sans parler des accidents qui dépendent de la meurtrissure de quelque partie particuliere, comme nerf, gros vaisseau, os, &c. L'on comprend aussi tous les dangers de la meurtrissure, quand elle a attaqué quelque partie intérieure, & que le sang s'est épanché, ou que la circulation ne se fait plus dans quelque partie importante à la vie. C'est là la cause de la mort subite des personnes qui ont fait quelque chute violente, ou reçu quelques corps pesants sur la tête, ou quelques coups, sans qu'il paroisse aucun mal extérieurement.

L'on a plusieurs exemples de morts subites après un coup de poing sur le creux de l'estomac, qui occasionnoit la rupture de la rate.

C'est parce que les chûtes occasionnent une légère meurtrissure générale, tant intérieure qu'extérieure, qu'elles ont quelquefois des suites si fâcheuses, sur-tout pour les vieillards, chez lesquels la nature déjà affoiblie, ne rétablit point les désordres; aussi l'on en voit plusieurs, qui, ayant joui d'une excellente santé, la perdent au moment d'une chûte, qui paroît d'abord ne leur faire aucun mal, & languissent continuellement jusqu'à leur mort, que ces accidents accélèrent presque toujours.

§ 446. Il y a, pour les meurtrissures des remèdes internes & externes. Quand le mal est léger, & qu'il n'y a point eu de secousse générale, qui ait pu occasionner des meurtrissures intérieurement, les remèdes externes suffisent. Ils doivent être propres, 1^o. à résoudre ce sang épanché, qu'on voit d'une manière si marquée, & qui de noir qu'il est un peu après la contusion, devient successivement brun, jaune, grisâtre, à mesure que la grosseur diminue; elle disparoît enfin totalement, & la peau reprend sa couleur, sans que ce sang soit sorti extérieurement, mais peu-à-peu il s'est dissout, & il a été repompé par les vaisseaux. 2^o. A redonner un peu de force aux vaisseaux.

Le meilleur c'est le vinaigre mêlé, s'il est fort, avec le double d'eau tiède, dans lequel on trempe des linges, qui servent à envelopper la partie meurtrie, & qu'on change toutes les deux heures, pendant le premier jour.

L'on applique aussi, avec grand succès, le
perfil,

perfil, le cerfeuil, l'arrichaud sauvage, légèrement concassés; & ces remedes sont à préférer au vinaigre, quand il y a en même-temps, plaie & meurtrissure. L'on peut aussi appliquer les cataplasmes N^o. 68.

§ 447. L'on est dans l'usage d'employer d'abord les liqueurs spiritueuses, telles que l'eau-de-vie, l'eau d'arquebuse, l'eau d'Alibour, &c.; mais un long abus ne doit pas faire loi. Ces liqueurs, qui épaississent le sang, au-lieu de le dissoudre, sont réellement nuisibles, quoiqu'on les emploie quelquefois impunément dans les cas très-légers. Souvent, en déterminant ce sang épanché, vers les entre deux des muscles, ou même en l'empêchant de s'épancher, & en le figeant dans les vaisseaux meurtris, elles paroissent guérir, mais ce n'est qu'en concentrant le mal, qui se reproduit sous une forme fâcheuse au bout de quelques mois. J'ai vu des tristes exemples de ce cas; ainsi l'on ne doit jamais employer les remedes de cette espece, & le vinaigre doit les remplacer. L'on peut, tout au plus, quand on juge que tout le sang épanché est dissous & repompé, mêler un tiers d'eau d'arquebuse au vinaigre, afin de redonner un peu de force aux parties affoiblies.

§ 448. C'est une méthode encore plus pernicieuse, d'appliquer des emplâtres composés de graisses, de résines, de gommes, de terres, &c. Le plus vanté est toujours nuisible, & l'on a plusieurs exemples de contusions, extrêmement légères, qui auroient été guéries en

quatre jours, si on en avoit remis tout le soin à la nature, & que des emplâtres appliquées par des ignorants, ont fait dégénérer en gangrene.

L'on ne doit jamais ouvrir ces sacs de sang coagulé qu'on apperçoit sous la peau, à moins de quelque raison pressante; parce que, quelque gros qu'ils soient, ils se dissipent peu-à-peu, au-lieu qu'en les ouvrant, ils laissent quelquefois une ulcération dangereuse.

§ 449. Le traitement intérieur est précisément le même que celui des plaies; excepté que dans ce cas, la meilleure boisson, c'est le remede No. 1., à chaque pot duquel on joint une dragme de nitre.

Quand quelqu'un a fait une violente chute, qu'il a perdu connoissance, ou qu'il est fort étourdi, que le sang sort par les narines, ou par les oreilles, qu'il est fort oppressé, ou qu'il a le ventre fort tendu, ce qui dénote épanchement de sang dans la tête, la poitrine, ou le bas-ventre, il faut sur le champ, en commençant par la saignée, employer tous les secours indiqués § 439., & donner au malade le moins de mouvement qu'il est possible; il faut sur-tout éviter de le secouer, ou de l'agiter, dans la vue de rappeler le sentiment; c'est exactement le tuer, en augmentant l'épanchement. Il faut fomentier tout le corps avec quelqu'une des décoctions indiquées; & quand le mal est à la tête, il faut les faire avec de l'eau & du vin, au-lieu de vinaigre.

L'on a vu des chûtes accompagnées de blessure & de fracture du crâne, avec les ac-

cidents les plus graves, se guérir par ces secours internes, & sans autres secours externes que des fomentations aromatiques, N^o. 68.

Un homme de *Pully-petit* vint me consulter, il y a quelques mois, pour son pere, qui étoit tombé du haut d'un arbre: il étoit, depuis vingt-quatre heures, sans sentiment, sans connoissance, & sans autre mouvement que des efforts fréquents pour vomir; il perdoit du sang par le nez & les oreilles; il n'y avoit point de mal extérieur, ni à la tête, ni ailleurs, & heureusement on ne lui avoit encore rien fait. Je lui conseillai une ample saignée au bras, & beaucoup de petit-lait miellé; en boisson & en lavement; on exécuta ponctuellement l'ordonnance, & quinze jours après, le pere vint à *Lausanne*, qui est à quatre lieues de *Pully-petit*, & me dit qu'il se portoit très-bien. Il convient, dans toutes les contusions considérables, de purger avec quelque purgatif rafraîchissant, comme les N^o. 11., 23., 32., 49. Le remede N^o. 24., & le petit-lait miellé sont excellents par la même raison.

§ 450. Dans ces circonstances, le vin, les liqueurs, tout ce qui anime, tue; ainsi il ne faut point s'impacienter de ce que les malades sont sans connoissance & sans sentiment. L'usage de la térébenthine peut faire plus de mal que de bien, & si elle a été utile quelquefois, c'est en purgeant un malade, qui, peut-être, en avoit besoin. Le blanc de baleine, le sang dragon, les yeux d'écrevisses, les graisses quelconques, sont des remedes

au moins inutiles, & dangereux si le cas est grave, soit par le mal réel qu'ils font, soit par le bien qu'ils empêchent de faire. L'on doit chercher à délayer le sang, à le rendre plus coulant, & à en faciliter la circulation : & ces remedes produisent un effet tout contraire.

§ 451. Quand un vieillard a fait une chute, ce qui est d'autant plus dangereux qu'il est plus âgé & plus replet, quoiqu'il ne paroisse point incommodé, on doit, s'il est sanguin & encore vigoureux, lui faire une petite saignée de trois ou quatre onces; lui donner tout de suite quelques tasses d'une boisson un peu aromatique dont il boit quelques tasses chaudes, comme de la mélisse avec du miel, & le faire promener doucement. Il faut qu'il diminue un peu la quantité de ses aliments pendant quelques jours, & qu'il prenne un exercice doux, mais presque continuel.

§ 452. Les entorses, ou foulures, qui arrivent très-fréquemment, produisent dans le voisinage de l'articulation, une espece de meurtrissure, occasionnée par le violent frottement des os, contre les parties voisines; & quand les os se remettent d'abord à leur place, le mal ne doit être traité que comme contusion; s'ils ne se remettent pas, il faut recourir à la main d'un Chirurgien.

Le meilleur remede, c'est le parfait repos, une compresse trempée dans le vinaigre & l'eau, jusqu'à ce que toute la contusion soit dissipée & qu'on soit sûr qu'il n'y a point d'inflammation à craindre. Alors on fait bien de joindre au vinaigre un peu d'eau-de-vie, ou

d'eau d'arquebuse ; & l'on doit porter la partie (c'est presque toujours le pied,) embandée assez long-temps, sans quoi elle fait souvent de faux mouvements, ou elle recoit de nouvelles entorses, qui l'affoiblissent journellement davantage ; & si l'on néglige trop long-temps ce mal commençant, la force ne revient jamais en entier ; & souvent il survient une légère enflure pour toute la vie.

Quand le mal est extrêmement léger, le bain d'eau froide est très-bon, mais si on ne le fait pas dans le premier moment, ou si la contusion est forte, il est nuisible.

La méthode de rouler le pied nud sur quelque corps rond, est insuffisante quand les os ne sont pas parfaitement réplacés, nuisible quand il y a contusion.

Il arrive tous les jours que les paysans s'adressent à des ignorants ou à des gens de mauvaise foi, qui trouvent, ou veulent trouver, un dérangement des os là où il n'y en a point, & qui, par la violence avec laquelle ils manient ces parties, ou par les emplâtres dont ils les couvrent, y attirent une inflammation dangereuse, & changent en mal très-grave, la crainte d'un mal très-léger.

Ce sont ces mêmes gens, qui ont créé des maladies impossibles, telles que l'estomac & les reins ouverts. Mais ces grands mots effraient, & ils dupent plus aisément.

Des Ulceres.

§ 453. Quand les ulceres dépendent d'une corruption générale de la masse du sang, on

ne peut les guérir qu'en détruisant la cause qui les entretient : c'est même une imprudence que de vouloir les fermer par des remèdes extérieurs, & un malheur que de réussir.

Mais le plus souvent les ulcères, à la campagne, sont les restes de quelque plaie, de quelque meurtrissure, ou de quelques tumeurs mal traitées, & sur-tout pansées avec des remèdes trop âcres ou trop spiritueux. Les huiles rances sont aussi une des causes qui changent en ulcères rebelles, les plaies les plus simples; ainsi l'on doit les éviter; & les Apothicaires doivent avoir cette attention quand ils préparent des onguents gras qu'il convient de préparer souvent, parce qu'une grosse provision est rancie avant que d'être débitée, quoiqu'on ait employé de l'huile très-fraîche en la préparant.

§ 454. Ce qui distingue les ulcères des plaies, c'est la dureté & la sécheresse de leurs bords, & la nature de l'humeur qui en découle, qui, au-lieu d'être un vrai pus, est une liqueur moins épaisse, moins blanche, qui exhale quelquefois une mauvaise odeur, & si âcre, que souvent, si elle touche la peau du voisinage, elle y produit de la rougeur, de l'inflammation, des boutons, des espèces de dartres, même de nouvelles ulcérations.

§ 455. Les ulcères, qui durent trop longtemps, qui sont étendus, ou qui fluent beaucoup, minent le malade & le jettent dans une fièvre lente, qui le tue.

Quand un ulcère a duré long-temps, il est très-dangereux de le tarir, & l'on ne doit

jamais le faire qu'en suppléant à cette évacuation, qui est presque devenue naturelle, par quelqu'autre; comme les purgations de temps-en-temps.

L'on voit tous les jours des morts subites, ou des maladies cruelles, après avoir arrêté tout-à-coup ces écoulements qui duroient depuis long-temps; & quand quelque *Charlatan*, (tous ceux qui font cette promesse méritent ce nom) promet de guérir, en peu de jours, un ulcere invétéré, il prouve qu'il est un ignorant dangereux, qui, s'il réussissoit, rendroit un office mortel. Il y en a qui appliquent des remedes extrêmement rongeants, & même arsenicaux; mais l'on voit presque toujours la mort la plus violente être la suite de ces applications dangereuses.

§ 456. Tout ce que l'art peut faire, relativement aux ulceres qui ne dépendent pas d'un vice des humeurs, c'est de les changer en plaies. Pour cela, il faut diminuer la dureté & la sécheresse des bords, & même de tout l'ulcere, & en ôter l'inflammation. Quelquefois ce vice est tel, qu'on ne peut amollir les bords qu'en les scarifiant par des coups de lancette; quand cela n'est pas nécessaire, il faut appliquer sur tout l'ulcere, un plumaceau enduit de l'onguent N^o. 69., & le recouvrir avec une compresse pliée en plusieurs doubles, trempée dans la liqueur N^o. 70., qu'on change trois fois par jour, & le plumaceau seulement deux fois.

Comme j'ai dit que les ulceres étoient souvent le produit des remedes âcres & spiri-

tueux, l'on sent qu'on doit absolument les éviter dans les traitements, sans quoi l'on ne guérira jamais.

Il faut, pour avancer la guérison, éviter le salé, le vin, les épices, manger peu de viande, & entretenir la liberté du ventre, par un régime de légumes, & par l'usage du petit-lait miellé.

Quand les ulcères sont aux jambes, ce qui est très-ordinaire, il est très-important, aussi bien que dans les plaies des mêmes parties, de peu marcher, & de ne se tenir jamais debout sans marcher. C'est ici un de ces cas dans lesquels je souhaite que les personnes, qui ont quelque crédit sur l'esprit du peuple, ne négligent rien pour lui faire comprendre la nécessité de prendre quelques jours d'un repos absolu, & lui prouver que bien-loin que ce soit un temps perdu, c'est le temps de sa vie le plus chèrement payé. La négligence à cet égard, change les plaies les plus légères en ulcères, les ulcères les moins fâcheux, en ulcères incurables, & il n'y a personne qui ne puisse trouver dans son voisinage quelque famille réduite à l'Hôpital, parce qu'on a négligé quelque mal de cette espèce.

Je réitere que les ulcères qui viennent de cause interne, ou ceux qui viennent de cause externe, mais chez une personne d'un mauvais tempérament, demandent souvent d'autres soins.

Des Membres gelés.

§ 457. Il arrive souvent dans les Hivers rigoureux, que quelques personnes sont saisies par un froid si fort, que les mains ou les pieds, ou ces deux parties à la fois, gellent tout comme un morceau de viande exposé à l'air.

Si l'on se laisse aller au mouvement si naturel de les réchauffer, & sur-tout de réchauffer les parties gelées, tout est perdu. Il survient des douleurs insupportables, qui sont bientôt suivies d'une gangrene incurable, & il n'y a plus de ressource pour les sauver, que de leur couper les membres gangrenés.

L'on a vu, il n'y a que peu de temps à *Cossonay*, le triste cas d'un homme qui eut les mains gelées; on lui appliqua chaudement, des onguents gras, la gangrene suivit, & l'on fut obligé de lui couper les dix doigts.

§ 458. Il n'y a qu'un seul remede dans ce cas, c'est de mettre les malades dans un endroit où il ne puisse pas geler, mais où il fasse très-peu chaud, & de leur appliquer continuellement, sur les parties gelées, de la neige si l'on en a, sinon de les laver continuellement, mais fort doucement, car toute friction forte seroit dangereuse, avec des linges trempés dans de l'eau de glace à mesure qu'elle se fond. Ils s'aperçoivent peu-à-peu que le sentiment renaît; ils éprouvent une grande chaleur dans la partie, & commencent à en recouvrer le mouvement; alors on peut les porter dans un endroit un peu plus

chaud, & leur donner quelques tasses de la potion N^o. 13., ou de quelqu'autre de même espece.

§ 459. Il n'y a personne qui ne puisse juger du danger de la méthode échauffante, & de l'utilité de l'eau glacée, par une expérience qui se fait tous les jours. Les poires, les pommes, les raves gelées, mises dans l'eau prête à geler, reprennent leur premier état, & peuvent être mangées. Si on les met dans l'eau tiède, ou dans un endroit chaud, la pourriture, qui est une gangrene, s'en empare d'abord. Je joindrai ici une observation qui fera mieux comprendre ce traitement, & en constatera l'efficace.

» Un homme avoit une route de dix lieues
 » à faire, par un temps froid, & un che-
 » min plein de neige & de glace. Ses sou-
 » liers lui manquerent; il fit les trois der-
 » nières lieues à pied nud, & eut, dès la
 » première demi-lieue, des douleurs assez vi-
 » ves aux jambes & aux pieds, qui allerent
 » en augmentant. Il arriva presque perclus des
 » extrémités inférieures. On le mit devant un
 » grand feu, on échauffa bien un lit, & on
 » l'y coucha. Les douleurs devinrent insup-
 » portables; il ne cessoit d'être dans de vio-
 » lentes agitations, & de pousser des cris per-
 » çants. On demanda un Médecin dans la
 » nuit, qui trouva les doigts des pieds d'une
 » couleur noirâtre, & commençant à per-
 » dre le sentiment. Les jambes & le dessus
 » des pieds excessivement enflés, d'un rouge
 » pourpre, varié de taches violettes, souf-

» froient encore les douleurs les plus aiguës.
 » Le pouls étoit dur & fréquent, & le mal de
 » tête très-violent. Le Médecin fit chercher
 » un feau d'eau à la riviere, & y fit ajouter
 » de l'eau & de la glace; il obligea le ma-
 » lade à plonger les jambes dedans: ce pre-
 » mier bain dura près d'une heure; & les dou-
 » leurs, pendant ce temps-là, furent moins
 » violentes: une heure après il ordonna un
 » second bain; & le malade s'y trouvant de
 » nouveau foulagé, le prolongea deux heu-
 » res. Pendant ce temps-là, on enlevoit de
 » l'eau du feau, & l'on y remettoit de la
 » glace & de la neige. Les doigts des pieds,
 » qui étoient noirs, devinrent rouges; les
 » taches violettes des jambes se dissipèrent;
 » l'enflure diminua, les douleurs étoient lé-
 » geres, & avec intervalle. L'on réitéra ce-
 » pendant six fois; après quoi il ne resta
 » d'autre mal qu'une sensibilité à la plante
 » des pieds, qui empêchoit le malade de
 » marcher. On lui fit quelques fomentations
 » aromatiques, & on lui fit boire une tisane
 » de falsépareille. (celle de sureau est tout aussi
 » bonne & moins coûteuse.) Le huitieme
 » jour il fut parfaitement guéri, & s'en re-
 » tourna le quinzieme jour à pied.

§ 460. Quand le froid est très-fort, &
 qu'on y reste long-temps exposé, il tue, parce
 qu'il congele le sang, & qu'il en détermine
 une trop grande quantité au cerveau; ainsi
 on meurt d'apoplexie, qui commence par
 un sommeil; aussi le voyageur qui se sent af-
 soupi, doit redoubler d'efforts pour se tirer

376 DES MEMBRES GELÉS.

du danger éminent auquel il est exposé. Ce sommeil, qui paroît devoir adoucir ses souffrances, seroit pour lui le dernier sommeil.

§ 461. Les remedes dans ce cas, sont les mêmes que dans le cas d'un gel particulier. Il faut mettre le malade dans un endroit plutôt froid que chaud, & le froter avec de la neige, ou de l'eau glacée; l'on a même plusieurs exemples constatés, & ils sont fréquents dans les pays du Nord, qu'un bain d'eau très-froide est très-salutaire.

L'on a rappellé à la vie plusieurs personnes qui avoient été dans la neige, ou à l'air gelant, pendant cinq & même six jours, & qui ne donnoient aucun signe de vie pendant plusieurs heures, ainsi il faut toujours essayer les secours.

Des Engelures.

§ 462. » Il vient aux doigts des mains,
» des pieds, aux talons, aux oreilles, au
» nez, aux levres, des enfants sur-tout, &
» principalement en Hiver, quand ces extré-
» mités passent subitement du chaud au froid
» & du froid au chaud, une enflure ou un
» gonflement, qui, dans les commencements,
» n'occasionne que peu de chaleur, de dou-
» leur & de démangeaison; » quelquefois ces
tumeurs ne passent point ce premier degré,
& se guérissent sans secours; d'autres fois, &
on peut appeller cet état le second degré,
soit qu'on ne leur fasse rien, soit qu'on les
traite mal, l'enflure, la chaleur, la rougeur,

la démangeaison, la douleur augmentent considérablement, & le malade est souvent privé de l'usage de ses doigts; par la douleur, le gonflement, l'engourdissement, & le mal empire si l'on n'emploie pas des secours efficaces.

Quand l'inflammation augmente encore d'un degré, il se forme de petites vessies qui ne tardent pas à se crever, & laissent une très-légère excoriation, qui devient bientôt ulcère, souvent très-profond & très-opiniâtre, dont il sort beaucoup d'un pus âcre & mal conditionné.

Le dernier degré des engelures, fréquent dans les pays très-froids, mais rare dans les tempérés, c'est quand l'inflammation dégénère en gangrene.

§ 463. Elles dépendent d'un engorgement des vaisseaux de la peau, qui vient de ce que les veines plus extérieures que les artères se trouvant, proportionnellement, plus resserrées par le froid, ne remportent pas tout le sang que celles-ci apportent, & peut-être des particules frigorisiques, qui, admises par les pores de la peau, agissent sur nos fluides comme sur l'eau, & y occasionnent un commencement de congélation.

Si elles ont lieu dans les extrémités plutôt que sur d'autres parties, c'est par deux raisons, la principale que la force de la circulation y étant plus foible qu'ailleurs, l'effet des causes qui peuvent la déranger doit y être plus sensible; la seconde que ces parties sont plus exposées à la vicissitude des impressions extérieures que les autres.

Elles sont plus fréquentes chez les enfants, parce que leur foiblesse & la sensibilité de leurs organes augmentent nécessairement l'effet des impressions étrangères. C'est l'alternative fréquente & forte du chaud au froid, qui paroît contribuer le plus puissamment à produire les engelures, & cet effet est plus sensible quand la chaleur est en même-temps humide, & que les parties passent ainsi d'une espece de bain tiède au froid. Un homme de soixante ans, qui n'avoit jamais eu d'engelures, ayant porté pendant quelques heures, en voyage, des gants pelissés, dans lesquels ses mains suerent, s'attendrirent, & se remplirent de sang, parce que l'effet constant du bain tiède est d'amollir, de remplir de sang, & de rendre plus sensible la partie qui est exposée, il sentit les premières attaques d'engelures, qui devinrent assez cruelles, & dont il a eu ensuite des ressentiments tous les Hivers, une demi-heure après avoir quitté ses gants dans un air assez froid.

C'est la même raison qui fait que plusieurs personnes n'ont des engelures que quand elles s'accoutument à l'usage des manchons. Elles sont presqu'inconnues dans les pays du Nord, dans lesquels les variations du froid au chaud ne sont pas fréquentes.

Quelques personnes en ont une attaque en Automne, d'autres n'en ont qu'au Printemps. L'enfant du paysan, qui a la peau dure & accoutumée à toutes les influences des saisons & des éléments, est, & doit nécessairement être, moins sujet aux engelures que

l'enfant riche dont on ménage la peau aux dépens de sa santé : mais parmi les enfants de la même classe, qui paroissent être à-peu-près de la même complexion, mener un genre de vie assez semblable, & devoir par-là même éprouver à-peu-près les mêmes impressions, & en ressentir les mêmes effets, il y a une différence très-grande par rapport à la disposition aux engelures. Les uns en sont cruellement affligés, depuis le commencement de l'Automne jusqu'à la fin du Printemps, d'autres n'en ont point, ou n'en ont que de très-légères & de très-passageres. Cette différence vient, sans contredit, de la nature des humeurs & de la texture de toute la peau, & sur-tout de celles des mains ; mais il n'est cependant pas aisé de déterminer avec certitude & précision en quoi cette différence consiste.

Les enfants qui sont sanguins & qui ont la peau délicate, sont assez généralement sujets à ce mal, qu'on traite ordinairement trop cavalièrement, & qui est assez cruel pour mériter quelque attention ; puisque indépendamment des douleurs qui rendent souvent ces jeunes enfants malheureux pendant plusieurs mois, il leur occasionne quelquefois de la fièvre, les empêche de dormir, les retient au lit, ce qui est toujours un grand mal, les détourne de leurs devoirs, les sevre de leurs plaisirs, quelquefois même, quand ils sont obligés de gagner leur vie en travaillant, les plonge dans la misère. J'ai connu un jeune homme, qui ayant été distrait d'un appren-

tissage par les engelures, est devenu un faïnéant gueux.

Les engelures qui attaquent le nez, y laissent souvent une impression qui change la physionomie le reste de la vie, & les mains qui en ont essuyé de fortes, s'en ressentent ordinairement toujours.

§ 464. L'on doit se proposer, par rapport aux engelures, premièrement de les prévenir, en second lieu, de les guérir, si l'on n'a pas pu les prévenir.

§ 465. Puisqu'elles dépendent de la sensibilité de la peau, de la nature des humeurs, & des alternatives du chaud au froid, il faut, pour les prévenir, 1°. endurcir la peau, 2°. corriger la disposition vicieuse du tempérament qui peut contribuer à les produire, 3°. éviter, autant qu'il est possible, ces fréquentes alternatives.

L'on fortifie la peau des mains, comme celle de tout le corps, par l'usage du lavage à l'eau froide, que j'ai détaillé dans le § 384., & je n'ai point vu que les enfants élevés à cette pratique, fussent tourmentés des engelures comme les autres; mais l'on doit encore donner des soins plus particuliers à préserver la peau des mains, qui sont plus sujettes aux engelures que les pieds, en les faisant tremper, pendant quelques moments, dans l'eau froide tous les matins & tous les soirs avant souper, dès le commencement de l'Automne; il n'en coûte rien aux enfants dans cette saison, de prendre cette habitude, & quand elle est prise, il ne leur en coûte rien

de la continuer tout l'Hiver, lors même que toute l'eau est prête à se geler. L'on peut aussi leur faire tremper les pieds dans l'eau froide deux ou trois fois par semaine; cette méthode qui auroit des inconvénients pour les adultes qui n'y sont pas accoutumés, n'a que de l'utilité pour les enfants qu'on y accoutume très-jeunes.

Il faut éviter de détruire l'effet du bain froid par trop de chaleur entre-deux, c'est en même-temps éviter les alternatives de chaud & de froid. Pour cela, il faut 1°. élever les enfants à ne jamais approcher les mains du feu, & moins encore des poëles ou fourneaux, qui sont vraisemblablement une des principales causes des engelures, puisqu'elles sont plus rares dans les pays où ils sont moins en usage, & chez ceux qui s'en servent moins; l'usage sur-tout des *cavettes*, (ce sont ces degrés pratiqués entre le poële & le mur) nuit aux enfants & aux adultes de plusieurs façons. 2°. Il ne faut jamais leur donner de manchons. 3°. Il conviendrait aussi de ne leur faire jamais porter de gants, à moins que quelques circonstances particulières ne l'exigeassent, & je le conseille très-fort pour les garçons; mais quand on leur en donne, que ce soit toujours des gants de peau mince & lisse.

§ 466. Quand les engelures paroissent entretenues par un vice dans le tempérament, il n'y a que l'examen d'un Médecin qui puisse décider comment on doit le détruire; j'ai vu des enfants, dès l'âge de trois ans, jus-

qu'à celui de douze ou treize, chez lesquels des engelures écorchées, pendant huit mois de l'année, sembloient être un caustic par lequel la nature se déchargeoit d'un superflu qui l'incommodoit, dès que le ralentissement des chaleurs diminueoit la transpiration. J'ai été obligé de leur faire des traitements assez longs, mais qui variant par beaucoup de circonstances, ne peuvent pas être décrits ici. Les préparations douces d'antimoine sont souvent nécessaires, & quelques purgatifs contribuent dans certains cas, à adoucir & à abrégier le mal.

§ 467. Le premier degré des engelures, se guérit, comme je l'ai déjà dit, sans secours; ou s'il s'opiniâtroit, on le dissiperoit aisément par quelques-uns des remedes suivans; mais quand elles sont parvenues au second, il faut les traiter comme la congélation dont elles sont le premier degré, avec l'eau froide, même à la glace & à la neige.

Il n'y a aucun remede qui approche de l'efficace de l'eau très-froide, ou prête à se glacer, dans laquelle on trempe les mains plusieurs fois par jour pendant quelques minutes, & c'est le seul qu'on doive employer quand le mal est aux mains, que le malade a le courage de soutenir ce froid, & qu'il n'y a point de circonstances qui puissent le rendre nuisible; c'est le seul dont je me fois servi, après avoir été attaqué d'engelures, il y a quelques années, pour m'être servi d'un manchon trop chaud.

Les premiers moments que la main est dans

Peau, on éprouve une légère douleur qui diminue peu-à-peu; en sortant, les doigts sont engourdis par le froid, mais bientôt ils se réchauffent, & au bout d'un quart-d'heure on est très à son aise.

En sortant de l'eau, on met la main, bien essuyée, dans un gant de peau; au bout de trois ou quatre bains, elle défenfle, la peau se ride, en continuant, elle se resserre, on est guéri au bout de trois ou quatre jours, & ordinairement le mal ne revient pas le même Hiver.

L'on est sûr d'appaîser les démangeaisons les plus cruelles, en trempant les mains dans l'eau froide.

L'effet de la neige est peut-être encore plus prompt; on s'en frotte les mains souvent & long-temps, elles s'échauffent & rougissent fortement pendant quelques moments, mais le bien-être suit de très-près.

Un très-petit nombre de personnes, qui ont sans doute la peau excessivement délicate & sensible, ne se trouvent cependant pas bien de ce remede, il paroît trop actif, il agit sur leur peau presque comme un vésicatoire, & en y déterminant une plus grande quantité d'humeurs, augmente le mal, au-lieu de le diminuer.

§ 468. Quand cette dernière raison, ou quelque autre circonstance, comme le peu de fermeté & la désolation d'un enfant, le temps des regles chez une femme, une violente toux, des coliques habituelles, quelques autres maladies dont on auroit remarqué que

le froid aux extrémités renouvelle les accès, ne permettent pas d'employer ce remede, il faut lui en substituer d'autres.

Un des meilleurs, c'est de porter jour & nuit, sans le quitter, un gant d'une peau lisse, comme celle de chien; il ne manque guere de dissiper le mal au bout de quelques jours.

Quand ce sont les pieds qui sont attaqués, il faut employer des chaufsons de la même espee, & rester quelques jours au lit.

§ 469. Quand le mal est pressant, que l'on ne peut pas employer l'eau froide, & que l'usage du gant paroît trop lent, il faut tremper les parties malades, plusieurs fois par jour, dans quelque décoction un peu plus que tiède, qui soit en même-temps résolutive & émolliente, telle est la décoction si vantée de pelures de raves, dont on augmente l'efficace, en y ajoutant une seizieme partie de vinaigre.

Une autre décoction dont j'ai vu de très-grands effets, mais qui jaunît les mains pour quelques jours, c'est celle N^o. 71. L'on peut en faire plusieurs autres qui auront à-peu-près les mêmes vertus, avec toutes les herbes vulnéraires, & avec le faltranc même.

L'urine, que quelques personnes vantent parce qu'elles l'ont employée avec succés, & le mélange d'urine & d'eau de chaux, agissent comme ces décoctions.

Quand on sort les mains de ces décoctions, il faut nécessairement les préserver de l'air par le moyen d'un gant,

§ 470. Les vapeurs sont souvent encore plus efficaces que les décoctions ; ainsi l'on peut quelquefois , avec beaucoup de succès , au-lieu de tremper les mains dans la décoction , en recevoir la vapeur ; celle du vinaigre chaud est un des plus puissants remèdes , celles d'asphalte ou de térébenthine ont souvent réussi. Il est inutile de dire qu'après les vapeurs , comme après les bains , il faut éviter l'air ; c'est en l'éloignant que des pattes cirées seroient très-utiles ; c'est par-là que le suif réussit quelquefois.

Quand le mal est dissipé par l'usage des bains ou des vapeurs qui rendent la peau foible & sensible , il faut la fortifier , en se lavant tous les jours avec un peu d'eau-de-vie camphrée , mêlée à autant d'eau.

§ 471. Quand une engelure attaque le nez , la vapeur du vinaigre , & un nez de peau de chien , porté pendant quelques jours , sont les meilleurs remèdes. Le même traitement convient pour les oreilles & le menton. Le lavage d'eau froide préserve ces parties.

§ 472. Quand l'inflammation est très-forte & qu'elle occasionne quelques mouvements de fièvre , il faut retrancher la viande & le vin , donner quelques lavements , faire prendre tous les soirs une prise de nitre N^o. 20. , & même saigner si la fièvre étoit forte.

L'on doit toujours priver de vin & de salé les personnes qui ont des engelures un peu opiniâtres.

§ 473. Quand elles sont parvenues au troisième degré , & qu'il y a ulcération , il faut ,

outre un régime des convalescens assez févere & une purgation avec de la manne, mettre sur l'ulcération une emplâtre de diapalme, exposer les parties enflées à la vapeur du vinaigre, & tenir le tout enveloppé dans la peau lisse ou les pattes cirées.

§ 474. Le quatrième degré, ou la gangrene, se prévient par les remèdes qui guérissent l'inflammation : si malheureusement la gangrene paroît, il faut recourir à un Chirurgien.

Des Hernies.

§ 475. Les *Hernies*, *descentes*, *ruptures*, que le paysan désigne, en disant *qu'il est rompu*, sont quelquefois une maladie de naissance; plus souvent l'effet des pleurs violentes, d'une toux forte, ou d'efforts réitérés pour vomir dans la première enfance. Dans la suite elles sont produites à toute âge, ou par quelques maladies, ou par des efforts violents. Elles sont beaucoup plus fréquentes chez les hommes que chez les femmes; & l'espèce la plus commune, la seule dont je me propose de dire un mot, c'est celle qui dépend du passage, d'une partie des intestins, ou de la coëffe, dans les bourses.

Elle est aisée à connoître. Quand elle se trouve chez de petits enfans, on la guérit presque toujours, en faisant porter constamment un bandage, qui ne doit être que de triège, avec une pelote de linge, de crin, ou de son. Il faut en avoir au moins deux, afin de les changer de temps en temps; &

avoir le plus grand soin de ne jamais le mettre que quand l'enfant est couché sur le dos, & qu'on est sûr que tout est bien rentré; sans cette précaution, il feroit les plus grands maux.

L'on peut aider l'effet du bandage, en appliquant sur la peau, dans le pli de l'aine, à l'endroit du passage, une emplâtre astringente quelconque, comme celle *pour les fractures*, ou celle dont j'ai parlé § 144.

L'on ne doit point laisser monter à cheval les enfans, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement guéris.

§ 476. Dans un âge plus avancé, un bandage simplement de triège est insuffisant, il en faut un où il y ait du fer, & quelque gênant qu'il paroisse d'abord, l'on s'accoutume bien vite à cet usage, & l'on n'en est plus incommodé.

§ 477. Les hernies acquièrent, quelquefois, un volume prodigieux, & la plus grande partie des intestins passe dans les bourses, sans aucun symptôme de maladie; mais cela entraîne cependant une incommodité très-grande, qui met ordinairement ceux qui en sont atteints hors d'état de travailler; & quand le mal est aussi considérable, & en même-temps invétéré, il y a ordinairement des obstacles qui empêchent que les intestins ne rentrent tout-à-fait; alors l'usage du bandage est impossible, & ces infortunés sont condamnés à porter toute leur vie cette incommodité, qu'on peut un peu soulager par l'usage d'un suspensoire adapté à la taille de la hernie. Cette crainte d'augmentation, est une raison bien

forte pour en arrêter les progrès dès les commencements. Il y en a une encore plus forte, c'est que les hernies sont susceptibles d'un accident, qui est très-souvent mortel; il arrive, quand la partie des intestins, qui est dans les bourses, s'enflamme: alors, acquérant plus de volume, & se trouvant extrêmement comprimé, il survient des douleurs aiguës, le volume étant plus considérable, le passage qui les avoit laissés sortir, ne peut plus les laisser rentrer, les vaisseaux mêmes étant gênés, l'inflammation augmente d'un moment à l'autre, la communication, entre l'estomac & le fondement, est souvent entièrement interceptée, il ne passe rien, il survient des vomissements continuels, (c'est l'espece de *miseréré* dont j'ai parlé § 320.) le hoquet, le délire, les défaillances, les sueurs froides, la mort.

§ 478. Cet accident des hernies arrive quand les excréments viennent à se durcir dans la partie des boyaux renfermée dans les bourses; quand le malade s'est échauffé par le vin, les liqueurs, le régime, &c. quand il a reçu quelque coup sur cette partie, ou qu'il a fait quelque chute.

§ 479. Le meilleur remede, c'est, 1^o. dès qu'on s'apperçoit de cet accident, une très-forte saignée faite dans le lit, le malade étant couché sur le dos, la tête cependant un peu élevée, & les jambes un peu fléchies, de façon que les genoux soient en l'air; c'est même l'attitude qu'ils doivent toujours conserver autant qu'il est possible. Quand le mal n'est pas trop avancé, souvent la premiere saignée guérit

rit radicalement, & les intestins rentrent dès qu'elle est faite. D'autres fois cela ne réussit pas aussi-bien, & il faut alors réitérer la saignée.

2°. On ordonne un lavement composé d'une forte décoction de feuilles de blettes, d'une pincée de sel de cuisine, & d'un morceau de beurre frais de la grosseur d'un œuf.

3°. Il faut appliquer sur toute la tumeur, des linges trempés dans l'eau glacée, & les changer constamment tous les quarts-d'heures. Ce remède, appliqué d'abord, a produit les plus grands effets; mais si le mal a duré violemment plus de dix ou de douze heures, il est souvent trop tard, & alors il convient mieux d'appliquer des flanelles trempées dans une décoction tiède de fleurs de mauve & de sureau, & les changer souvent. On peut se servir, avec succès, pour composer ces cataplasmes, au-lieu d'eau commune, d'un mélange de quarante parties d'eau commune, & d'une partie de vinaigre de litharge; c'est l'eau végétale de M. GOULARD, célèbre Chirurgien de Montpellier, remède utile que j'ai employé plusieurs fois avec succès, mais qui, malgré les assertions de M. GOULARD, conserve la vertu astringente du plomb, & doit être par-là même employé très-sagement. L'on a cependant vu l'eau à la glace, ou la glace même, réussir encore le troisième jour.

4°. Quand ces secours ne sont pas suffisants, il faut essayer les lavements de fumée de tabac, qui ont souvent dégagé des hernies qui résistoient à tout.

Enfin, si ces remèdes ne réussissent pas,

il faut se déterminer à faire l'opération sans perdre un seul moment, car ce mal tue quelquefois au bout de deux jours; mais pour cela, il faut avoir un très-bon Chirurgien. Le succès avec lequel je l'ai fait faire, dans un cas presque désespéré, depuis la première édition de cet ouvrage, le sixième jour d'une couche, m'a convaincu, plus encore qu'aucune observation précédente, qu'on ne devoit jamais se dispenser de la tenter, quand les autres remèdes sont insuffisants; elle ne peut pas même hâter la mort, d'ailleurs inévitable, mais elle la rend plus douce, si elle ne sauve pas. Quand on la fait comme Mr. LEVADE la fit dans le cas dont je viens de parler, les douleurs sont très-tolérables & courtes.

Je ne parlerai point de la façon de la faire, parce que je ne pourrois pas m'étendre assez pour instruire un Chirurgien qui l'ignoreroit, & qu'un Chirurgien éclairé fait tout ce que je pourrois lui dire.

L'on a vu ici une femme, morte depuis quelques années, qui entreprenoit effrontément cette opération, & tuoit les malades après les tourmens les plus cruels, & l'amputation du testicule, que font toujours les Charlatans & Chirugiens ignorants, mais qu'un Chirurgien entendu ne fait jamais dans ce cas. Il court même souvent dans le pays des scélérats qui font cette opération sans aucune nécessité, & taillent impitoyablement une multitude d'enfants, que la nature seule, ou aidée d'un simple bandage, auroit guéris radicalement,

au-lieu qu'ils en tuent un grand nombre, & privent de la virilité ceux qui survivent à leurs brigandages. J'avois témoigné dans les premières éditions de cet Ouvrage, combien il est à souhaiter qu'ils fussent sévèrement châtiés, & l'on ne peut trop inculquer au peuple que cette opération, telle que les bons Chirugiens la font, n'est nécessaire que dans les cas que j'ai indiqués, & que l'amputation du testicule ne l'est jamais; aussi un arrêt souverain, heureusement émané, vient de l'interdire.

Des Furoncles ou Clous.

§ 480. Tout le monde connoît les furoncles ou clous, qui font quelquefois souffrir beaucoup, s'ils sont gros, fort enflammés, ou situés de façon à gêner les mouvements, ou les positions. Quand l'inflammation est très-considérable, qu'il y en a plusieurs à la fois, qu'ils empêchent de dormir, il convient de se mettre à un régime rafraîchissant, de prendre quelques lavements, & de boire beaucoup de tisane N^o. 2. Quelquefois même une saignée est nécessaire.

Si l'inflammation est très-forte, on applique sur le mal un cataplasme de mie de pain & de lait, ou d'oseille un peu bouillie & pilée. Si elle est moins forte, l'on se sert de l'emplâtre de *mucilage* ou *diachylon simple* étendu sur de la peau. Le *diachylon gommé* est plus actif, mais il augmente si fort les douleurs chez quelques personnes, qu'elles ne peuvent pas le soutenir.

Les furoncles, qui reviennent souvent, indiquent quelque vice dans le tempérament, & souvent un vice assez considérable, & dont les suites pourroient être à craindre; ainsi il faut chercher à en connoître la cause, & à la détruire; mais c'est un détail que je ne puis pas donner ici.

§ 481. Le clou se termine ordinairement par suppuration, mais une suppuration d'une espece singuliere. Il s'ouvre d'abord dans son sommet, & il en sort quelques gouttes d'un pus tel que celui de tous les abcès, & alors on découvre ce qu'on appelle le *germe* ou le *bourbillon*, c'est une matiere purulente, si épaisse & si ferme, qu'elle a l'apparence d'un corps solide, & qu'on peut la tirer en entier, sous la forme d'un petit cylindre, comme de la moëlle de sureau, de la longueur de quelques lignes, quelquefois même d'un pouce & au-delà. La sortie de ce *bourbillon* est suivie ordinairement de celle d'une certaine quantité de pus liquide, épanché au fond de la tumeur. Dès que cette évacuation est faite, les douleurs cessent entièrement, & la grosseur disparoît au bout de peu de jours, en continuant le *diachylon* simple, ou l'onguent N^o. 66.

Des Panaris.

§ 482. Le danger des panaris est beaucoup plus grand qu'on ne le croit ordinairement. C'est une inflammation à l'extrémité d'un doigt, qui est souvent l'effet d'un peu d'humour extravasée dans cette partie, soit par

une meurtrissure, soit par une piquûre, d'autres fois il paroît qu'il n'a aucune cause extérieure, & qu'il est l'effet d'un vice intérieur.

L'on en distingue plusieurs especes, suivant l'endroit dans lequel l'inflammation commence; mais la nature du mal est toujours la même, & demande des remedes de même espece: ainsi les personnes qui ne sont ni Médecins ni Chirurgiens, peuvent se passer de la connoissance de ces divisions, qui, quoiqu'elles varient le danger, & l'opération du Chirurgien, n'influent point sur le traitement dont l'activité doit être réglée par la violence des symptômes.

§ 483. Le mal commence par une douleur sourde, avec un léger battement, sans enflure, sans rougeur, sans chaleur; mais bientôt la douleur, la chaleur, le battement deviennent insupportables. La partie devient extrêmement grosse & rouge, les doigts voisins, toute la main enflent. On observe, dans quelques cas, une fusée enflée & rouge, qui commençant à la partie malade, se continue presque jusqu'au coude; & il n'est pas rare que les malades se plaignent d'une douleur très-vive sous l'épaule, quelquefois même tout le bras est excessivement enflé & enflammé. Les malades ne dorment point, & la fièvre avec les accidents, ne tarde pas à paroître. Si le mal est très-grave, le délire & les convulsions surviennent.

L'inflammation du doigt se termine, ou par la suppuration, ou par la gangrene. Quand ce dernier accident arrive, le malade est dans

un danger très-pressant s'il n'est promptement secouru ; & il a fallu plus d'une fois couper le bras pour sauver la vie. Quand la suppuration se fait, si elle est très-profonde, âcre, ou si les secours du Chirurgien arrivent trop tard, la dernière phalange du doigt est ordinairement cariée, & on la perd. Quelque léger qu'ait été le mal, il est rare que l'ongle ne périclisse pas.

§ 484. Le traitement intérieur des panaris est le même que celui des autres maladies inflammatoires. Il faut se mettre au régime, plus ou moins exactement, à proportion du degré de la fièvre ; & si elle est très-forte, & l'inflammation considérable, faire une ou plusieurs saignées.

Le traitement extérieur consiste à diminuer l'inflammation, à amollir la peau, & à donner issue au pus dès qu'il est formé.

Pour cela 1°. l'on trempe long-temps le doigt, dès les commencements du mal, dans l'eau un peu plus que tiède ; on reçoit aussi la vapeur de l'eau bouillante ; & en faisant cela presque continuellement pendant le premier jour, on est souvent parvenu à dissiper entièrement le mal. Mais, malheureusement, on croit que ces petits commencements n'auront point des suites, & l'on se néglige jusqu'à ce que le mal ait fait de grands progrès ; alors il faut nécessairement qu'il suppure.

2°. On hâte cette suppuration, en enveloppant continuellement le doigt avec une décoction de fleurs de mauves cuites dans du lait, ou un cataplasme de mie de pain & de

lait. On peut le rendre plus actif, en y ajoutant quelques oignons de lis, ou un peu de miel; mais il ne faut le faire que quand l'inflammation diminue, & que la suppuration commence; avant ce temps-là tous les remèdes âcres sont très-dangereux. L'on emploie aussi, à cette époque, le levain qui hâte puissamment la suppuration. Le cataplasme d'oseille, § 480., est très-efficace.

§ 485. L'évacuation prompte du pus est très-importante, mais c'est l'affaire du Chirurgien, parce qu'il ne convient point d'attendre que l'ouverture se fasse naturellement, d'autant plus que la peau étant quelquefois extrêmement dure, le pus se répandroit dans l'intérieur des chairs avant qu'elle se perçât. Ainsi, dès qu'on soupçonne que le pus est formé, il faut voir un Chirurgien qui décide du moment où il convient de faire l'ouverture, qu'il vaut beaucoup mieux faire un peu trop tôt, qu'un peu trop tard, & un peu trop profonde que pas assez.

Quand l'ouverture est faite, on panse avec l'emplâtre N^o. 66., étendu sur une toile, ou avec le sparadrap, & l'on change tous les jours.

§ 486. Quand le panaris est occasionné par une humeur extravasée dans le voisinage de l'ongle, un Chirurgien adroit en arrête très-promptement les progrès, & guérit radicalement par une incision qui donne issue à cette liqueur. Mais, quoique cette opération ne soit pas difficile, tous les Chirurgiens ne savent pas l'exécuter, plusieurs même n'en ont point l'idée.

§ 487. Quelquefois il se forme des chairs fongueuses ou baveuses, qu'on desseche en les poudrant avec un peu de *minium*, ou d'alun brûlé.

§ 488. Quand il y a carie, il faut nécessairement avoir un Chirurgien, aussi-bien que quand il y a gangrene; ainsi je ne parlerai point de ces deux cas. J'avertis seulement qu'il y a trois remèdes essentiels contre la gangrene; le kina N^o. 14., dont on donne une dragme toutes les deux heures; les scarifications sur toute la partie gangrenée, & les fomentations avec la décoction de kina, à laquelle on ajoute l'esprit de soufre. Il est vrai que ce remède est très-cher, mais on peut y suppléer par une décoction d'autres herbes amères & l'esprit de sel. J'ajoute encore qu'il convient dans la plupart des cas de membres gangrenés, de ne faire l'amputation que quand la gangrene s'arrête d'elle-même; ce qu'on connoît par un cercle très-sensible, & très-aisé à distinguer par les plus ignorants, qui en marque les bornes, & fait la séparation entre le vif & le mort.

Des Échardes ou Corps pointus qui entrent dans la peau.

§ 489. Il arrive très-fréquemment qu'il entre dans la peau des mains, des pieds, ou des jambes, quelques petits corps pointus, comme des épines proprement dites, des épines de roses, de chardon, de châtaignes, des esquilles de bois, d'os, &c.

Si l'on retire ces corps dans le moment tout entiers, ordinairement l'accident n'est

d'aucune conséquence ; & pour en prévenir plus sûrement les suites , on peut appliquer sur la partie , pendant quelques heures , des compresses trempées dans l'eau tiède , ou tenir la partie dans un bain tiède. Mais si le corps ne peut pas être retiré , ou s'il ne l'est qu'en partie , il occasionne une inflammation , qui , augmentant , parvient bientôt à produire les mêmes accidents qu'un panaris , ou si c'est à la jambe , elle s'enflamme , & il s'y forme des abcès très-considérables.

§ 490. Pour éviter ces accidents , il faut sur le champ , si le corps étranger est encore proche de la superficie , & si l'on a un Chirurgien adroit , faire une petite incision qui lui donne issue ; mais ce secours devient inutile , & même dangereux , si l'inflammation est déjà formée.

Quand l'incision n'a pas lieu , il faut appliquer sur la partie , après un bain de vapeurs , ou des cataplasmes très-émollients avec la mie de pain , le lait & l'huile , ou seulement quelque graisse très-émolliente ; on emploie ordinairement celle de lievre , qui est effectivement très-propre à assouplir la peau , à en diminuer la résistance & à laisser ressortir le corps ; mais il n'y a que le préjugé le plus grossier qui puisse croire que cette graisse attire le corps par une vertu sympathique , & il n'y a de sympathie , bien démontrée dans la nature , qu'entre les têtes mal faites & les opinions extravagantes.

Il est important de tenir la partie malade dans une très-grande tranquillité.

Si l'on n'a pas pu prévenir la suppuration, il faut ouvrir l'abcès dès qu'il est possible; j'ai vu des maux très-fâcheux pour avoir attendu trop tard.

§ 491. Quelquefois l'écharde, après avoir traversé très-douloureusement la peau, pénétre d'abord dans la graisse, la douleur cesse, le malade croit n'avoir été que piqué, & ne soupçonne pas qu'elle soit restée; mais au bout de quelques jours, & même de quelques semaines, il survient de nouvelles douleurs, une inflammation, un abcès, qu'il faut traiter par les émoulliens & l'ouverture.

On a vu perdre la main pour avoir d'abord négligé, ensuite mal soigné, une pointe d'épine entrée dans un doigt.

Des Verrues.

§ 492. Quelquefois les verrues sont la suite d'un vice particulier de la masse du sang, & il en naît une quantité étonnante; cela arrive à quelques enfants, depuis quatre jusqu'à dix ans, qui prennent trop de laitages, ils guérissent par le changement de régime, & les pilules N^o. 18.

Plus souvent elles sont un vice accidentel de la peau, qui dépend de quelques causes extérieures.

Dans le dernier cas, si elles incommo- dent par leur grosseur, par leur situation, par leur durée, on peut les détruire, 1^o. en les liant avec une soie, ou un fil ciré. 2^o. En les coupant avec des ciseaux ou un bistouri,

& en couvrant la plaie avec un peu de diachylon gommé, qui occasionne une petite suppuration destinée à détruire la racine de la verrue. 3°. En les desséchant par quelque application un peu corrosive, comme le lait de feuille de pourpier, de figuier, de chélideine, de tithymale; mais, outre que ces suc ne se trouvent qu'en Eté, les personnes qui ont la peau délicate ne doivent pas s'en servir; ils pourroient leur occasionner une enflure considérable & douloureuse. Un vinaigre fort, dans lequel on a fait dissoudre autant de sel qu'il est possible, est très-bon. L'on fait aussi des emplâtres avec du sel ammoniac & du galbanum, qui, pêtis ensemble & appliqués sur les verrues, ne manquent guere de les détruire.

Les corrosifs plus forts ne doivent être employés que sous la direction d'un Chirurgien, & il est même plus sage de ne point les employer, non plus que les brûlures artificielles; j'ai vu, depuis peu, de longs maux de doigt ensuite d'une eau corrosive appliquée par un Charlatan. L'amputation est un moyen plus sûr, moins douloureux, & sans danger.

Les loupes, dès qu'elles sont un peu grosses, & qu'elles durent depuis quelques temps, ne guérissent que par l'amputation.

Des Cors.

§ 493. Les cors sont toujours l'effet des souliers trop rudes ou trop étroits.

Toute la guérison consiste à les amollir par
S. vj.

plusieurs bains chauds de pieds, à les couper, au sortir du bain, avec un canif, ou des ciseaux, sans attaquer les parties saines, qui sont d'autant plus sensibles qu'elles sont plus tendues, & à appliquer dessus une feuille de joubarbe, ou de lierre grim pant, ou de pourpier, qu'on peut tremper dans du vinaigre. On peut aussi, au lieu de ces feuilles, si l'on veut s'épargner la petite peine du pansement journalier, y appliquer un emplâtre de diachylon simple, ou de gomme ammoniac, amollie dans du vinaigre.

Il n'y a point d'autre moyen de prévenir les retours des cors, que d'éviter les causes qui les ont produits.

CHAPITRE XXXI.

De quelques cas qui demandent des secours prompts; Évanouissements, Hémorrhagies, Accès de convulsions, Suffocations, Suites de la peur, Maux produits par des vapeurs nuisibles, Poisons, Douleurs excessives.

Des Évanouissements.

§ 494. **L'**Évanouissement a plusieurs degrés; le plus léger, dans lequel le malade se sent toujours & entend, sans pouvoir cependant parler, est ce qu'on appelle *défaillance*, accident très-fréquent chez les personnes qui ont des vapeurs, & dans lequel le pouls ne change pas beaucoup.